

Sur le patrimoine écrit au Mali

Par le docteur Mahmoud Abdou Zouber
Historien

Si il est vrai que le Mali est un pays où l'oralité prédomine, il n'en demeure pas moins vrai que l'écriture y est apparue très tôt et a même joué un rôle important dans l'affirmation de l'identité culturelle de certaines de ses populations.

Les Touareg (groupe berbère vivant au nord du pays) semblent avoir été parmi les premiers peuples à maîtriser l'écriture. L'alphabet *tifinagh*, utilisé par eux encore de nos jours, remonterait vraisemblablement à la fin du Néolithique.

Mais le phénomène le plus marquant est, sans conteste, l'apparition de l'écriture arabe. En effet, l'islamisation du pays commencée au VIII^e siècle de l'ère chrétienne a entraîné une large diffusion de cette écriture grâce à la création dans les principales villes de mosquées, d'écoles coraniques et d'« universités ». Ces institutions ont favorisé la production littéraire et partant, la constitution de nom-

breuses bibliothèques publiques et privées dont certaines comptaient des milliers de volumes. Ces documents qui traitent de tous les sujets sont essentiellement écrits en langue arabe.

Malheureusement, tous ces documents ne nous sont pas parvenus à cause, certainement, de nombreux incendies et pillages auxquels ils étaient soumis. Cependant, malgré ces ravages, plusieurs régions du Mali recèlent encore aujourd'hui d'importantes collections de manuscrits que le gouvernement malien et la communauté internationale s'efforcent, à travers l'action de l'institut Ahmed-Baba de Tombouctou et les efforts de certains détenteurs, de sauver de la destruction.

Effectivement, ceux-ci ont pu collecter jusqu'à présent, près de soixante mille manuscrits sur un total évalué à plus de cinq cent mille.

Certains de ces documents sont originaux et présentent un intérêt tout particulier pour la connaissance de l'histoire politique et sociale de la région soudano-sahélienne.

Voyons maintenant comment s'est constitué, à travers les âges, ce patrimoine écrit.

D'abord, la culture islamique introduite au Soudan sahélien, probablement au VIII^e siècle, s'est répandue rapidement dans les principales villes comme Walata, Tombouctou, Gao et Djenné sous l'empire du Mali au XIV^e siècle et a atteint son apogée aux XV^e et XVI^e siècles avec la dynastie songhaï des Askia. C'est à cette époque, en tout cas, que remontent les premiers documents écrits par les Soudanais de race noire et berbère. Le plus célèbre de ces documents est, sans aucun doute, le dictionnaire biographique d'Ahmed Baba (*Nayl al-ibtihâj bi tatrîz al-Dibâj*).

Cet ouvrage, composé en 1596, renferme des informations tout à fait originales sur l'histoire culturelle du Soudan occidental et met en lumière le rôle de la littérature arabe dans cette partie de l'Afrique.

En effet, il permet de suivre le mouvement intellectuel au Soudan sahélien durant les deux siècles (XV^e et XVI^e). Car il est question dans ce dictionnaire des écoles et des « universités » fréquentées par un grand nombre

d'étudiants; des professeurs soudanais expliquant en arabe les livres adoptés pour l'enseignement dans les universités du Maghreb et de l'Orient. Il y est également question des bibliothèques relativement considérables, des princes et des caravanes de pèlerins passant chaque année de Tombouctou à La Mecque.

Ensuite, trois textes majeurs viendront, aux XVII^e et XVIII^e siècles, enrichir notre patrimoine écrit. Il s'agit de *Tarikh es-Soudan* d'Abderrahmane Es-Sa'di, du *Tarikh el-Fettach* du *cadi* Mahmud Kati et Ibn al-Mokhtâr et de la *Tadhkirat al-Nisyân*. Ces ouvrages constituent avec le *Nayl al-ibtihâj* d'Ahmed Baba presque l'unique témoignage authentiquement africain pour la connaissance de l'histoire générale du Soudan occidental jusqu'au XVIII^e siècle.

L'intérêt des *Tarikh*s se trouve surtout dans le fait qu'ils fournissent des renseignements d'autant plus précieux qu'ils émanent des témoins particulièrement avertis des événements politiques de leur époque. Es-Sa'di comme, d'ailleurs, Mahmud Kati, on le sait, ont exercé longtemps des fonctions officielles et ont joué un rôle des plus importants en tant que conseillers écoutés des chefs songhaï et arma.

La *Tadhkirat al-Nisyân*, œuvre anonyme composée au XVII^e siècle, est également importante non seulement par son étendue, mais surtout par l'intérêt des

informations qu'elle donne sur la présence marocaine au Soudan. Elle est, en effet, essentiellement axée sur l'histoire des pachas de Tombouctou depuis l'année 1590 jusqu'en l'année 1750.

À partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, on va assister à une reprise significative des activités intellectuelles dans presque tout le Soudan sahélien, donnant lieu à une abondante production littéraire. Les Kounta et les Kel al-Sûq (deux tribus maraboutiques nomades) y ont pris une part très active. Effectivement, des noms comme cheikh Sidi al-Mokhtar al-Kabir, cheikh Sidi Ali al-Najib, Mohammed al-Sûqî al-Daghûghi, le *cadi* Tâlibna al-Wâfi, Sidi Mohammed et Ahmed al-Bakkay domineront les XVIII^e et XIX^e siècles.

On attribue à la seule famille Kounta plus de cinq cents écrits dont certains sont composés de plusieurs volumes. Ces œuvres appartiennent à tous les genres littéraires: épistolaire, religieux, historique, poétique et juridique.

De leur côté, les lettrés *foulbé*, qu'ils soient du Fûta ou du Macina ont laissé à la postérité une œuvre littéraire considérable aussi bien en arabe qu'en langue peule. En effet, des ouvrages tels que les *Rimâh* d'al-Hadj Oumar Tall, la *Qasida* en poular de Mohammad Aliou Thiam, la lettre circulaire d'Alfa Nouh Tahirou au sujet de l'avènement du douzième calife

au Soudan, le *Tabkit al-Bakkây* (œuvre satirique) d'Alfa Yerkoy Talfi constituent, à nos yeux, une contribution très appréciable des lettrés peuls au patrimoine écrit du Mali.

Enfin, on ne saurait terminer cette contribution sans faire allusion à l'importante œuvre poétique en tamasheq, songhaï et fulfuldé que l'on trouve disséminée dans les régions de Mopti, Tombouctou, Gao et Kidal.

Aussi convient-il d'insister sur la valeur documentaire des épitaphes de Gao, d'Adrar de Iforas et de la vallée de Telemsi. Ces inscriptions nous renseignent non seulement sur l'islamisation de ces régions, mais également sur les relations entre le royaume de Gao et l'Andalousie aux XI^e et XII^e siècles de l'ère chrétienne.

En conclusion, nous pouvons affirmer que, pendant plusieurs siècles, une solide tradition d'enseignement de la langue arabe et des sciences islamiques se développa dans les principales villes du Soudan sahélien. Et ce développement de l'instruction permit à des nombreux lettrés et savants d'écrire des ouvrages sur les sujets les plus variés. Bon nombre de ces documents sont déjà soustraits à l'humanité, à la suite des vicissitudes de l'histoire et des intempéries. Les autres risquent de l'être si une action urgente n'intervenait pas, visant à leur collecte, leur conservation, leur catalogage et leur exploitation.

Pour ce faire, il peut être envisagé de mettre sur pied des unités fixes et mobiles, en vue de numériser rapidement tous les manuscrits qui peuvent l'être.

De même, il est urgent de créer un groupe de recherche composé des spécialistes ouest-africains, maghrébins et d'autres horizons pour une exploitation scientifique de ces documents, qui renferment des faits nouveaux et inédits de la plus haute importance, et qui établissent ainsi la preuve que les Soudanais ont acquis une grande maturité culturelle qui leur permet d'écrire eux-mêmes leur histoire et de spéculer sur le droit, la logique, la médecine, la théologie, l'astronomie et la grammaire. ■

BIBLIOGRAPHIE

- Ahmad Bâbâ: *Kifâyat al-muhtâj li mârifat man laysa fil-Dibâj*, manuscrit N° 1430, CEDRAB.
- August Cherbonneau: « Essai sur la littérature arabe au Soudan, d'après *Takmilat al-Dibâj* » dans *l'Annuaire archéologique de Constantine*, II, (1854-5), pp. 31-42.
- Mahmoud Zouber: *Ahmad Bâbâ de Tombouctou (1556-1627). Sa vie et son œuvre*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1977.
- ID, « Les écrits en langue arabe » dans la *Revue Notre librairie*, 1985, numéro spécial consacré à la littérature malienne.



Les étagères de la bibliothèque Mamma-Haidara.